

Résister aujourd'hui ?!

En 1997, la conscience d'une oppression continue (comme ce fut le cas en période d'occupation) est tout à fait diffuse : aujourd'hui le sentiment d'oppression est évoqué de façon ponctuelle, accessoirement lors d'une prise de position politique, lors d'un vote législatif, lors d'actes particuliers publics ou privés... Le sentiment d'être "occupés", de vivre une pression idéologique, physique, sociale constante, n'est pas partagé. Chacun ramène sa conscience politique à une sorte de morale sociale, vivant les injustices économiques et matérielles lorsqu'elles se "manifestent", lorsqu'elles sont rapportées dans les médias ou dans la rue. Les sentiments d'inéluctable, de machine sociale, de mondialisation, de "crise" internationale, dominant tous les esprits, beaucoup sont convaincus qu'il n'y a plus de marge de manœuvre pour des idées contraires ou alternatives. Ce qui a changé, c'est qu'on parle d'idée opposée et non de résistance tangible ou pratique à des idées : de fait, il n'y a pas de résistance partagée, mais des prises de position individuelles contraires.

Lorsqu'il y a occupation, tout le monde, peu ou prou, est occupé : ici, l'oppression n'est pas énoncée (on parlera d'exclusion), ce qui permet de distinguer et de désigner ceux-là mêmes qui la subissent. Il n'est donc plus question de résister [à qui, à quoi ?] : on assiste à des formes de solidarités intellectuelles ou morales, mais il n'y a pas pour autant organisation d'un mouvement, doté d'outils de lutte propres : ce qui d'ordinaire constitue les éléments actifs d'une "résistance" !

Les relations entre nous sont véritablement envahies par des codifications dominantes, des idéologies simplificatrices ou humanistes, les effets de l'économie de marché, de la pensée judéo-chrétienne omniprésente, des jeux de compétition, de carrière, de survie individuelle... : chacun pense peut-être que lui, tout seul, en son fort intérieur ou dans sa vie quotidienne, dans le rapport qu'il a à son travail, à sa maison, à l'espace public..., résiste. Je suis bien convaincu qu'il n'en est rien, résister est tout autre chose : c'est avant tout un travail collectif d'actes et de pensée ; les arrangements que chacun fait entre sa conscience et sa vie personnelle (professionnelle, citoyenne ou affective) n'ont pas tant valeur de résistance que valeur narcissique, valeur d'héroïsme, valeur morale, valeur de conscience.

Une résistance peut sûrement trouver sa force et son sens :

- quand elle prend ses racines dans la conscience (et donc l'analyse) d'une oppression (permanente) : aujourd'hui, l'occupation (forme connue de l'oppression) est économique, idéologique, culturelle, mais notre époque morale n'en souffre plus, elle ne sait plus la regarder, l'interpréter..., elle s'en arrange,
- quand elle se constitue de mobilisation collective et non pas individuelle ou groupusculaire,
- quand elle s'attaque aux formes, à la temporalité, à la question du sensible, quand elle interpelle l'idéologie active et non exprimée qui est blottie dans les contextes, les enveloppes (l'idéologie exprimée dans des combats linguistiques n'est pas de l'idéologie, c'est ni plus ni moins que de la formulation d'idées, au mieux), quand elle combat les conditions de production "ordinaires" qui font le lit de la culture quotidienne... Ne pas lutter contre, à partir et pour les formes, c'est condamner les luttes.

Résister, c'est faire un mouvement...

Ces mouvements absents sont de véritables tragédies.

Nicolas Frize

"Est réel ce qui résiste - une cathédrale à la Résistance" - La parole errante

1997